

Thierry Fourreau

Perfecto

Récit



Extrait de la publication

Perfecto

Thierry Fourreau

Perfecto

Ce mausolée : se souvenir

Récit

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2004

ISBN : 2-84682-000-7

www.pol-editeur.fr

*Un tel texte ne peut avoir de
dédicataires.*

*Néanmoins je voudrais remer-
cier, ici, F.B. pour l'impulsion, et
surtout A.F. pour l'espace qu'elle
m'a offert et sa compréhension.*

Ce que je voudrais dire se tient entre deux dates : en 1986 je rencontrai un garçon de vingt ans, en 1994 une plaque de marbre au Père-Lachaise disait qu'il avait été. Entre ces deux dates, dans cet entre-temps, nous nous étions aimés, séparés, retrouvés. Entre ces deux dates, dans cet entre-temps, il y eut la maladie et il y eut la mort.

Il était très beau et il me faisait rire...

Je l'avais rencontré dans une boîte. J'avais enregistré sa présence. Sans doute, déjà, la manière dont il prenait la lumière. Retiré dans l'ombre, j'observais, intrigué et séduit, ce garçon adossé au mur qui jetait autour de lui des regards furibonds et tirait, d'un air excédé, sur sa cigarette avec une brusquerie de mâle que tout dans son apparence, sa stature, ses traits, démentait. J'allai vers lui et lui glissai :

« Faudrait peut-être sourire aussi, parfois... » Il parut décontenancé, surpris, puis son visage s'illumina. Je le ramenai chez moi. Ce fut notre première nuit ensemble. Écrivant cela, dix-sept ans après, je réalise avec surprise combien le souvenir est encore parfaitement net, parfaitement vif dans ma mémoire. Je pourrais dire : « Je le revois encore », et... je n'ai rien oublié de sa peau.

J'avais l'habitude, influencé par R.C., d'écrire quelques mots sur chacun de mes partenaires, chacun de mes *tricks*... et je me souviens très bien : « J.-J., roux, très doux, beaucoup ri... ne m'a pas laissé son tel... mais le revoir! » Était-ce à cause de ce « beaucoup ri »? en tout cas je n'eus de cesse de le retrouver, le cherchant presque toutes les nuits dans les bars et les boîtes. Au bout de quelques mois, dans un escalier, je tombai, presque

littéralement, sur lui. « Tiens ! lui dis-je, je suis bien content de te voir, toi ! » Il eut un air inquiet : « Pourquoi, il y a un problème ? » « Oh non, bien au contraire, puisque je t'ai retrouvé ! » Et nous ne sommes plus quittés pendant près de trois ans. Il m'avoua plus tard que son inquiétude venait du fait qu'il craignait de m'avoir laissé un « mauvais souvenir », c'est-à-dire une MST, et que, s'il n'avait plus qu'un vague souvenir de qui je pouvais bien être, c'étaient surtout la constance et l'opiniâtreté avec lesquelles je l'avais cherché qui, sur le moment, l'avaient séduit.

Il vint vivre avec moi. C'est peu dire que ni l'un ni l'autre n'avions la moindre expérience, la moindre idée de ce que signifiait être « ensemble ». Néanmoins, c'est avec lui que j'appris à m'endormir

en offrant ma chaleur, à attendre et à sourire en le voyant apparaître, à marcher en marquant des pauses pour le regarder, à être fier de moi à travers lui, à être fier de nous, de notre désir, de notre complicité, de nos rires. Nous ne nous ressemblions pas mais nous avions la même taille, la même silhouette. Très vite nous eûmes l'habitude d'échanger nos vêtements dans une sorte de partage joyeux. Il revenait parfois portant une nouvelle chemise, me la faisait essayer et souriait en me disant : « J'étais sûr qu'elle t'irait bien. » Et moi, j'aimais porter son odeur, j'aimais cette proximité, ressentir *après lui* le contact d'une matière sur la peau, j'aimais que nous soyons, l'un pour l'autre, comme des miroirs.

Je ne sais pas ce qu'il apprit de moi... un peu de cette fierté, sans doute, et peut-être une forme de confiance qui

est aussi un abandon. Ainsi parvint-il un jour à me dire ce secret qu'il gardait avec honte : les violences qu'il avait connues enfant, l'inceste.

Avec moi, il apprit aussi peut-être à s'aimer. Ou, du moins, à aimer son image. J'essayais d'être photographe, il devint mon modèle, se prêtant facilement au jeu des prises de vue. J'avais toujours un appareil sur moi et, souvent, je l'arrêtais lui disant : « Attends, reste comme ça... » Il s'immobilisait, j'oserais dire docilement, ne souriait jamais, mais dans son regard, qu'il essayait d'abord de rendre dur, je voyais apparaître, sous la pose de défi, une innocence, une fragilité, le désir de me plaire, et, dans l'instant de cette tension et de ce relâchement quasi érotique, je déclenchais. Après lui, ce fut fini : je n'ai jamais retrouvé cette intimité au travers de

l'objectif, je n'ai plus osé essayer de la provoquer et la plupart de mes photographies sont vides.

*Nous ne savions pas,
nous n'avions pas été préparés à cela...*

Nous nous aimions mais nous vivions mal. À l'époque, je gagnais très peu ma vie : l'économie, le défaut d'argent précipitèrent la fin de notre histoire. Si j'avais pu lui proposer, lui offrir un cadre correspondant à ses désirs, peut-être m'aurait-il aimé plus longtemps. Je dis cela sans cynisme et sans mépris. Nous n'avions ni le même âge, ni

la même extraction sociale, ni la même culture. Je crois que consommer le rassurant : acheter, pouvoir s'offrir, c'était le signe qu'on existait, qu'on était présents au monde, vivants. Je me souviens qu'un soir il mit en marche tous les appareils haute-fidélité qu'il avait apportés chez moi et que, ayant baissé le volume à zéro et éteint toutes les lampes, il regarda longuement les diodes qui clignotaient en me disant : « C'est beau ! »

Quant à moi, sans doute aurait-il fallu que je me sente rassuré dans mes choix, ma philosophie, mes désirs de reconnaissance. Je me tus : le silence eut aussi raison de nous.

Je le quittais souvent le week-end, j'allais chez mes parents, ils ignoraient son existence ou ne voulaient pas la reconnaître. J'appris plus tard qu'il vivait ces départs comme un abandon. Il me

trompa, je le compris en me découvrant une MST. Je ne dis rien. J'eus honte de nous et me soignai seul. Puis tout s'accéléra : il eut un zona, un médecin vint – je le revois encore –, et, nous ayant « identifiés », il lâcha son diagnostic avec ce qui me parut une certitude presque triomphante : SIDA. Nous savions peu de choses, nous avons toujours eu des rapports « protégés », nous décidâmes de « faire le test », ensemble. Il y alla sans moi.

Je me sentis abandonné, trahi plus encore que par le fait qu'il ait couché avec d'autres, mais une fois de plus je ne pus rien dire. C'était encore la honte qui m'étouffait, me bâillonnait, comme si j'étais coupable de l'avoir abandonné, de l'avoir laissé seul, comme si j'avais été responsable *par défaut* de ses « incartades » et de leurs conséquences.

Il fit le test sans moi mais c'est ensemble que nous allâmes chercher le résultat. C'était à l'hôpital Saint-Louis... je revois cela dans une sorte de brouillard verdâtre d'éclairage au néon : des gens assis et une théorie de portes qui s'ouvraient, se refermaient, avalant, régurgitant des garçons blêmes, certains soulagés, d'autres en larmes. Lui ressortit en larmes : S+. Et il pleura longtemps dans mes bras, dehors, dans la rue et jusque chez lui. Il avait en effet décidé de « vivre seul » et, peu de temps après, il me signifia, avec dureté, que nous n'étions plus « ensemble ». (Bien entendu, il n'était pas seul mais je crois comprendre, seulement aujourd'hui, qu'il vivait avec celui qui l'avait contaminé – et non l'inverse, comme C. me le raconta plus tard.)

C'en était fini de « Nous », c'était la fin de notre histoire... Je crois qu'à ce moment-là j'ai voulu mourir. C'était la première fois qu'on me quittait et malgré tout ce que j'en avais lu, tout ce que je pensais en savoir, j'ignorais que ça pût faire mal à ce point, cet abandon, cette perte-là. J'ai, accrochée chez moi, près de la porte d'entrée, une seule photo de lui et elle n'est pas de moi, mais de J. Elle fut prise juste avant cette période. Il est au premier plan, semble prêt à sortir du cadre, et il jette à l'objectif un regard plein de défiance. Flou, à l'arrière-plan, mains dans les poches, je le regarde partir. Longtemps j'y ai lu mon impuissance à le retenir, l'évidence de nos divergences, la préfiguration de sa fin. Et puis je l'ai gardée, et puis je l'ai exposée, parce que, malgré ce qu'elle me suggère de drame, je ne peux m'empêcher de la

trouver très belle et que c'est aussi la seule où nous sommes, malgré tout, ensemble.

Je lui écrivis une longue lettre que, dans un geste dérisoire, j'offris également à ceux qui le connaissaient, à ceux qui l'aimaient, à ceux qui nous avaient aimés ensemble. Après quoi je n'ai plus su ou eu envie d'écrire... que des lettres. C'est à cette période que j'ai commencé à boire seul, à boire « sérieusement ». Quant au SIDA... je décidai, pour autant que j'ose utiliser ce mot, que j'étais *probablement* séropositif mais qu'il valait mieux que je l'ignore pour rester en vie. On disait, à cette époque, que le virus pouvait dormir dix ans : j'attendis, dix ans.

Il fallut qu'un autre garçon, très jeune, m'abandonne, il fallut que je me sente

N° d'éditeur : 1850
N° d'imprimeur : 04XXXXX
Dépôt légal : mars 2004
Imprimé en France



Thierry Fourreau
Perfecto

Cette édition électronique du livre
Perfecto de THIERRY FOURREAU
a été réalisée le 27 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2004
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846820004)
Code Sodis : N451934 - ISBN : 9782818007143
Numéro d'édition : 2776